

Je t'aime, moi non plus

Laurence Anyways de Xavier Dolan, Québec-France, 2012, 159 minutes

Bruno Dequen

Numéro 158, septembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2012). Compte rendu de [Je t'aime, moi non plus / *Laurence Anyways* de Xavier Dolan, Québec-France, 2012, 159 minutes]. *24 images*, (158), 64-64.



Je t'aime, moi non plus

par Bruno Dequen

Le troisième film de Xavier Dolan est une œuvre profondément paradoxale. Son récit à la fois ample et terriblement elliptique, de même que sa mise en scène alternant entre réalisme cru et envolées stylistiques démonstratives ne sont que les traces les plus visibles d'un grand cri de rage séduisant et confus.

Ce sentiment de confusion provient en partie du traitement que réserve Dolan à la transsexualité de son personnage principal. Melvil Poupaud, malgré toutes ses bonnes intentions, ne parvient pas une seconde à nous faire croire que son Laurence est autre chose qu'un travesti. La faute à cette fixation artistique de Dolan sur les garde-robes, pour reprendre les mots de Robert Lévesque?¹ Peut-être, mais cette impression semble surtout la conséquence des choix narratifs du cinéaste, qui s'intéresse une nouvelle fois beaucoup plus aux effets extérieurs d'une affirmation identitaire qu'à la nature même de ce changement radical. À cet égard, *Laurence Anyways* n'est pas tant un film sur la transsexualité que le nouveau portrait d'une relation amoureuse torturée, le couple mère-fils de *J'ai tué ma mère* laissant la place aux amants maudits Laurence (Poupaud) et Fred (Suzanne Clément).

Dès son premier film, la force de Dolan résidait dans sa capacité à faire un cinéma d'émotions brutes qui n'était pas dénué d'un réel recul critique que démontrait son sens de l'ironie et l'importance qu'il accordait à ses personnages secondaires. De

même qu'Anne Dorval héritait de la scène de bravoure de *J'ai tué ma mère*, Suzanne Clément/Fred semble prendre plus de place que Laurence dans ce dernier opus, et Dolan lui réserve les séquences les plus démonstratives du film, telles que le bal et la séquence de crise de nerfs dans un restaurant. Cette prédominance de Fred au sein du récit permet à Dolan de mettre l'accent sur les conséquences négatives que les actions de son personnage principal engendrent. L'évolution de Fred passe par de nombreuses séquences d'explosions émotives qui ne sont pas sans rappeler le cinéma hypersensible de Cassavetes. Toutefois, contrairement aux personnages à fleur de peau de ce dernier, qui brûlaient tous d'une flamme intérieure qui les unissait les uns aux autres autant qu'elle les déchirait, le drame des personnages de Dolan est qu'ils ne partagent fondamentalement pas le même univers. La dépendance affective et la sensibilité extériorisée de Fred se heurtent ainsi constamment au quasi-mutisme obsessionnel de Laurence. Ils forment un couple illusoire composé de deux natures irréconciliables, opposition que les différences de jeu entre les acteurs – Clément tout en explosion physique face à Poupaud et sa sobriété naturelle – ne font que confirmer.

Laurence Anyways ne décrit pas tant l'évolution d'une relation à deux que le parcours de deux individualités qui ont cru un jour partager le même univers parce qu'ils avaient en commun un vague désir teinté

du mépris de se distinguer des autres. D'ailleurs, Laurence lui-même déclare abruptement à Fred lors de leur dernière rencontre qu'il a fini par comprendre que leur couple était voué à l'échec dès le début. Cette constatation vient expliciter l'un des paradoxes de ce récit, qui se déroule sur plus d'une décennie (et plus de deux heures de projection) pour finalement suivre une relation qui n'évolue pas. En bout de ligne, Laurence aura accompli sans remise en question ni regret sa transformation, alors que Fred a continué une vie bipolaire rythmée par les euphories adolescentes et les crises de nerfs.

Or, si cette représentation d'un amour impossible demeure intéressante, il n'en demeure pas moins que l'importance prédominante que lui accorde le cinéaste, et son insistance sur le drame de Fred en viennent à soulever quelques problèmes. D'une part, les personnages secondaires du film sont à peine esquissés, quand ils ne font pas simplement de la figuration caricaturale. Dans une certaine mesure, seule la mère de Laurence échappe un peu à ce traitement. Cette absence de réels personnages extérieurs au couple est à l'image de l'évolution (trop) harmonieuse de Laurence qui, excepté dans deux scènes, ne semble finalement subir aucun impact de la part de la société. Étant donné que le film démontre par contre les conséquences désastreuses de ses actions sur Fred et l'indifférence qu'il éprouve envers les autres, il en résulte le portrait d'un être égocentrique et monstrement narcissique. La véritable histoire d'amour du film est finalement celle de Laurence envers lui-même. Et le plus grand paradoxe assumé du film demeure la volonté de Dolan d'en faire pourtant un symbole de courage, une icône du changement et de la lutte pour la liberté individuelle. Ce n'était pas compliqué pourtant, il a toujours été Laurence, *anyways*. ■

Québec-France, 2012. Ré., scé. et mont. : Xavier Dolan. Ph. : Yves Bélanger. Son : François Grenon. Mont. son. : Sylvain Brassard. Mus. : Noia. Int. : Melville Poupaud, Suzanne Clément, Nathalie Baye, Monia Chokri, Susie Almgren, Yves Jacques, Sophie Faucher. Prod. : Lyse Lafontaine. 159 minutes. Dist. : Alliance Vivafilm.

1. <http://www.revue24images.com/articles.php?article=1998>